



HAL
open science

Sauvages d'Argentine sous des plumes françaises : Alfred Ebelot, Henry Armaignac, Auguste Guinnard, Romain d'Aurignac et Arthur Thouar. Schéma d'une confrontation.

Christophe Larrue

► **To cite this version:**

Christophe Larrue. Sauvages d'Argentine sous des plumes françaises : Alfred Ebelot, Henry Armaignac, Auguste Guinnard, Romain d'Aurignac et Arthur Thouar. Schéma d'une confrontation.. América : cahiers du CRICCAL, 2017, 50, pp.64-73. halshs-03872437

HAL Id: halshs-03872437

<https://shs.hal.science/halshs-03872437>

Submitted on 25 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sauvages d'Argentine sous des plumes françaises : Alfred Ebelot, Henry Armaignac, Auguste Guinnard, Romain d'Aurignac et Arthur Thouar. Schéma d'une confrontation.

Salvajes argentinos bajo plumas francesas: Alfred Ebelot, Henry Armaignac, Auguste Guinnard, Romain d'Aurignac et Arthur Thouar. Esquema de una confrontación.

Christophe Larrue

Université Sorbonne Nouvelle Paris 3

Résumé

Au milieu du XIX^e siècle, d'immenses territoires de l'actuelle République Argentine sont encore contrôlés par des tribus indiennes non soumises, qu'il est courant de désigner comme « sauvages ». Cet article propose de dégager les grandes caractéristiques de la vision de ces populations par les textes de voyageurs français de la seconde moitié du siècle. Nous verrons dans un premier temps ce qui définit ces « sauvages » de l'espace argentin, ce qui les distingue, et comment ils sont perçus comme repoussants ou bien dignes d'un intérêt scientifique qui les réduit à un statut d'objet; dans un second temps, nous verrons que, selon les rapports de force, les relations avec les « civilisés » peuvent s'inverser et que ces mêmes voyageurs acceptent aussi bien de reconnaître qu'ils partagent une même condition humaine.

Mots Clés : Indiens, Argentine, voyageurs français, XIX^e siècle

Resumen

A mediados del siglo XIX inmensos territorios de la actual República Argentina siguen bajo el control de indios bravos, comúnmente designados como « salvajes ». Este artículo propone indagar cuáles son las grandes características de la visión aportada por textos de viajeros franceses de la segunda mitad del siglo sobre esos salvajes. En un primer momento, veremos cómo estos textos los definen, lo que los distingue y la repulsión que inspiran o bien el interés científico que suscitan pero que los reduce al

estatuto de objeto; en un segundo momento, veremos que, según el equilibrio de las fuerzas, las relaciones con los « civilizados » pueden invertirse y que estos mismos viajeros también llegan a aceptar que comparten una misma condición humana.

Palabras claves: indios, Argentina, viajeros franceses, siglo XIX

Les textes choisis s'inscrivent dans l'abondante littérature de voyage ou de connaissance du monde que produit le XIX^e siècle pour des Européens à la fois curieux et sûrs de leur supériorité (bien que celle-ci ne soit pas sans failles morales). Ils s'inscrivent aussi dans un contexte spécifique à l'Argentine, celui de la frontière et des relations souvent conflictuelles entre *criollos* et Indiens du « désert »¹. Les auteurs que nous avons choisis représentent cependant des formes d'expérience différentes. Auguste Guinnard est un Français parti tenter fortune en Argentine et capturé par des Indiens patagons qui le réduisirent en esclavage ; revendu plusieurs fois d'une tribu à une autre, il réussira finalement à s'échapper. Il publie en 1864 le récit de sa captivité entre 1856 et 1859. Alfred Ebelot, Français installé en Argentine, écrivit pour la *Revue des deux mondes*, des textes relevant du témoignage et d'autres plus fictionnels, publiés entre 1876 et 1886. Henry Armaignac, médecin, voyagea en Argentine entre 1868 et 1873, où il rencontra notamment le grand-père de Jorge Luis Borges, le colonel Borges. En 1883 il publie *Voyage dans les pampas de la République Argentine*. Romain d'Aurignac est l'auteur d'un roman d'aventures qu'il présente comme un récit de son voyage, *Trois ans chez les Argentins*, paru en 1890, où tout n'est qu'outrance et grands effets, non sans verve et cocasserie. Aurignac situe son soi-disant voyage entre 1877 et 1880. Quant à Arthur Thouar, c'est un explorateur français, qui publia en 1891 *Explorations dans l'Amérique du Sud*, et nous nous intéresserons à la partie consacrée à la recherche de la mission Crevaux, dans le Chaco, dont les membres avaient été tués (et dévorés ?) par des Tobas en 1882.

Si Armaignac signale sa lecture d'Ebelot (Armaignac, 1883 : 363), on peut soupçonner Aurignac d'avoir lu Guinnard et de l'avoir utilisé sans vergogne, ce dont la similitude des titres (*Trois ans...*) serait la trace la plus explicite.

Les sauvages dont parlent ces textes sont soit les Indiens des plaines de la moitié sud du pays (actuel) les pampas, la Patagonie, soit ceux du Chaco, à l'extrême nord, en particulier les Tobas.

¹ C'est une des façons de désigner les immenses territoires indiens, il est vrai, peu densément peuplés.

Ces populations seront, à quelque chose près, définitivement conquises (et certaines d'entre elles n'y survivront pas) à partir de la fin des années 1870, en particulier à partir de 1879 quand le général Roca lança les dernières « campagnes du désert » (Martínez Sarasola, 2005 : chapitre V)². Ces textes montrent l'intérêt, la curiosité plus ou moins (mal)saine envers ces populations, l'attrance et le rejet, mais aussi le mépris et la pitié et, bien entendu, réécrivent des *topoi*.

Vocabulaire : que désigne le terme « sauvage » ?

Ces textes utilisent avec une assez grande fréquence le terme même de « sauvage »³. Chez ces auteurs l'adjectif « sauvage » est appliqué aussi bien à certaines populations, aux animaux qu'à la nature et c'est bien le substantif qui désigne une catégorie d'Indiens. On s'en doute, le sauvage correspond à un ensemble de caractéristiques préétablies mais dans le contexte argentin, le sauvage est d'abord l'Indien non soumis aux autorités provinciales et fédérales et c'est donc une catégorie politique : on distingue ainsi les *indios bravos* (Thouar, chap. 3) des *indios mansos*, (qu'Ebelot traduit par « apprivoisés », Ebelot, 1995 : 49), ces derniers se « civilisant » au contact des chrétiens (selon le vocabulaire argentin de l'époque). Ces deux groupes d'Indiens se distinguent donc d'abord en fonction des relations qu'ils entretiennent avec les chrétiens, comme le résume ce passage d'Armaignac : « Je connaissais parfaitement la pampa habitée par les chrétiens, j'avais vu et étudié chez elle une tribu d'Indiens *mansos* (soumis) ; mais il me restait encore à connaître les Indiens sauvages, les Indiens envahisseurs » (Armaignac, 1883 : 346-347). En effet les *Indios bravos* des pampas vivaient en grande partie de leurs razzias sur les estancias, les *malones*. Ebelot, qui dirige en 1877, en tant qu'ingénieur, des opérations de terrassement pour créer une nouvelle frontière invoque une autre catégorisation, selon le mode de vie, une catégorie culturelle, bien connue de la colonisation française en Afrique et également présente bien entendu chez Sarmiento:

[Le fossé] prend presque un intérêt dramatique, si l'on songe qu'il marque la limite visible entre la civilisation et la barbarie. Le parapet de gazon qui le borde est, en petit, une muraille de Chine. C'est la même solution, exhumée et rafraîchie, d'un problème aussi vieux que le monde, la lutte des sédentaires contre les nomades. (Ebelot, 1995 : 104)

² Les autorités argentines mettront plus de temps à soumettre pleinement les Indiens du Chaco dont les derniers soulèvements se produiront à la fin des années 1930 (Martínez Sarasola, 2005, chap. VI).

³ Les textes argentins littéraires ou officiels de l'époque utilisent aussi le terme *salvaje* pour désigner ces mêmes Indiens, mais également *bárbaro*.

Au contact des chrétiens, les Indiens peuvent entrer dans le processus de civilisation, comme c'est le cas de la tribu de Coliqueo, installée quelque part du côté de Junin et qu'Armaignac décrit de la façon suivante, surprise par la troupe du colonel Borges tandis qu'elle tente de se réinstaller dans le désert : « Ces sauvages à demi-civilisés étaient couverts de haillons, et faisaient peine à voir ; l'ensemble était à la fois grotesque, étrange, disparate et piteux. » (Armaignac, 1883 : 410). L'expression « à demi-civilisés » désigne leur état d'*indios mansos* autant qu'un phénomène d'acculturation.

La civilisation comme catégorie morale, en opposition implicite à la barbarie / cruauté, est bien entendu toujours en arrière-plan, comme ici chez Guinnard⁴ :

[Calfoucourah], j'en suis convaincu, n'aurait point été ennemi de la civilisation, car il était doué d'instincts généreux. [...] mais malheureusement pour les Argentins, pour lesquels sa soumission eût été la source de grandes richesses, leur manque d'habileté et leur inconstance en politique ont détourné ses bonnes dispositions. (Guinnard, 2009 : 181)

Le corps du sauvage

Le sauvage est d'abord celui qui a une apparence physique spécifique, qui le situe aux antipodes du canon de beauté occidental. La laideur des Indiens est une constante (et peut-être une spécificité des textes européens ?); ils impressionnent et effraient, même lorsqu'ils ne sont pas agressifs, ainsi chez Aurignac, qui se trouve alors quelque part dans le Chaco bolivien, du côté du río Parapeti (qu'il orthographie « Parapiti »): « En somme, ces Chiriguanos sont de mœurs assez douces et n'ont guère de farouche et de barbare que leur aspect extérieur. » (Aurignac, 1890 : 390). Guinnard consacre une partie du chapitre XI au général Urquiza, vainqueur de Rosas, pour, dit-il, « offrir ([au lecteur] une compensation aux figures grimaçantes, grotesques ou hideuses que j'ai décrites jusqu'ici. » (Guinnard, 2009 : 185). Aurignac reprend à son compte l'adjectif « hideux » et son substantif. Fait prisonnier par des Indiens, la situation tend au parodique lorsque ce même vocabulaire s'applique à un animal : « Il pouvait être cinq heures du soir [...] Horreur ! quelle hideuse apparition ! Un crapaud, aussi gros que le fond d'un chapeau, se tenait accroupi à dix pouces de mon visage. Je fis un mouvement d'effroi et de dégoût. » (Aurignac, 1890 : 88). Et les femmes ne sont pas mieux jugées. On sait combien l'exotisme

⁴ L'adjectif « barbare » apparaît également (par exemple, « ces êtres barbares », Guinnard, 2009 : 96).

orientaliste joua du ressort de l'érotisme et c'est bien ce qui semble implicitement et de façon déceptive à l'œuvre chez un Armaignac, par exemple :

il me tardait de voir les Indiens dont on m'avait tant parlé ; [...] Quelques instants après j'en vis passer d'autres, soit seules soit deux à deux, avec un ou plusieurs enfants, toujours montées sur une pauvre bête maigre et plus ou moins richement harnachée. Ces Indiennes n'étaient nullement séduisantes, et répondaient bien peu au tableau qu'en avait créé mon imagination (Armaignac, 1883 : 243).

Toute cette argenterie contrastait d'une façon singulière avec la laideur des femmes, la pauvreté des vêtements et la maigreur des chevaux (Armaignac, 1883 : 244).

Comme ce sont des *indios mansos*, il peut se rendre à leur *toldería*⁵, d'où il en revient avec un jugement encore plus sévère :

Les Indiennes que j'avais vues à l'Azul étaient peu séduisantes; mais celles-ci l'étaient encore moins, car elles étaient en négligé, c'est-à-dire couvertes de loques immondes et d'une malpropreté repoussante. [...] les vieilles étaient tellement affreuses que tout chez elles n'inspirait que l'horreur et le dégoût. (Armaignac, 1883 : 257)

Notons toutefois que Guinnard, et d'autres, insistent sur l'endurance des Indiens et il ajoute : « [...] je puis affirmer, sans être taxé d'exagération que [leur force] surpasse de beaucoup celle des Européens. » (Guinnard, 2009 : 81).

De la couleur locale à l'ethnographie amateur

Nos voyageurs écrivains et leurs lecteurs sont à la recherche de « couleur locale » (Ebelot, 1995 : 68) et d'émotions fortes. Armaignac le déclare explicitement, de façon presque candide :

L'incident de voyage dont j'ai parlé, et qui était pour moi si nouveau et si inattendu, m'avait profondément touché. On se figurera facilement qu'il devait en être ainsi ; car marchant vers

⁵ Ensemble de *toldos* qui forment un campement puisqu'il s'agit de populations nomades ou semi-sédentarisées dans ce cas.

l'inconnu au milieu d'un pays peuplé d'habitants si étranges, les moindres événements, les moindres découvertes, piquaient ma curiosité de voyageur, et me procuraient des émotions qu'on ne saurait définir sans les avoir éprouvées. (Armaignac, 1883 : 260-261)

Après ce festin, pendant que le *lenguara* était occupé à jouer avec les enfants, Katriel me dit en assez mauvais espagnol d'aller avec lui [...] bien que la conversation n'eût pas été fort intéressante, ma situation était si étrange en ce moment que je n'en voyais que le côté pittoresque, et je jouissais du bonheur qu'éprouve le voyageur arrivé au but de son voyage. [...] nous primes congé de l'Indien, après avoir été invités à revenir le 15 septembre suivant pour assister à une grande fête indienne qui devait commencer ce jour-là [...] (Armaignac, 1883 : 265-266)

La seconde visite à la *toldería* de Catriel lui procure des impressions plus fortes :

La troupe s'ébranla et fit trois fois au galop le tour du campement, en continuant de crier et de se frapper la bouche avec la main. Le but de cette clameur sauvage était de chasser le *gualicho* [...] Ma surprise était au comble ; j'étais comme terrifié par ce spectacle aussi grandiose qu'inattendu. (Armaignac, 1883 : 279)

Le *lenguara* nous dit alors que les Indiens allaient commencer à faire de copieuses libations, et que dans une heure, la moitié de la tribu serait plongée dans l'ivresse. Nous nous hâtâmes alors de faire nos adieux à Katriel et de monter à cheval, de crainte qu'il ne nous arrivât quelque chose de désagréable si nous restions au milieu de ces sauvages surexcités par les vapeurs du cognac et du genièvre. [...] J'étais très satisfait de mon petit voyage, mais je n'étais pas fâché d'en être de retour et me retrouver avec des gens civilisés.

Pendant toute la nuit, j'eus le sommeil agité par d'affreux cauchemars ; je voyais partout des Indiens qui tantôt m'emmenaient avec eux, tantôt me perçaient à coups de lance, tantôt me laissaient seul à pied au milieu de l'immense désert. (Armaignac, 1883 : 279-280)

Le goût du dépaysement va jusqu'à la recherche du danger et de l'affrontement. Armaignac rencontre à Buenos Aires un ancien camarade d'études, devenu médecin militaire pour le gouvernement argentin et qui lui propose de lui procurer le même emploi afin qu'il puisse vivre cette expérience :

[...] il me fit un tableau si pittoresque et si attrayant de son existence dans le désert, que je ne pus résister au désir de suivre son exemple [...]

L'occasion était vraiment trop belle pour la laisser passer, d'autant plus qu'on parlait depuis longtemps d'une grande expédition dans le désert et que, pour mon compte, j'aurais été enchanté d'en faire partie. C'était en effet un nouvel horizon qui s'ouvrait devant moi ; mon esprit aventureux pourrait se donner libre carrière, il me serait facile par ce moyen de pénétrer au sein de

ces peuplades sauvages encore si peu connues, et de voir le désert sous un nouvel aspect. (Armaignac, 1883 : 346-347)

La couleur locale se veut scientifique, témoignage sur des cultures menacées, s'agissant des Indiens (et qui ont en grande partie disparu au moment où paraissent les livres). Ces voyageurs vont chacun à leur tour raconter des aspects de telle ou telle culture indienne, comme les rites funéraires, susceptibles de frapper l'imagination ; Armaignac décrit des funérailles, que lui a racontées son guide interprète qui fut « captif dans l'intérieur du désert » ; ces funérailles incluent la terrible pratique des « morts d'accompagnement »⁶ et des provisions pour l'au-delà :

Le cacique étant mort, on ne manqua pas d'accuser un certain nombre de sorcières d'en être la cause, et leur mort fut décidée afin que le défunt ne fût pas inquiété pendant son voyage dans l'éternité, et n'éprouvât pas de contrariétés. La superstition aidant, et quelques haines particulières se mettant aussi de la partie, on réunit ainsi une trentaine de ces malheureuses, qui furent échelonnées dans la pampa, depuis le toldo du cacique jusqu'à la fosse où on devait l'ensevelir.

A mesure que le convoi passait, un coup violent de boleadoras assommait ces pauvres femmes l'une après l'autre, et on se hâtait de leur tourner la face contre terre et de pousser des cris en se frappant la bouche, afin de faire fuir le gualicho. [...] on commença par étrangler un nombre considérable de chevaux [...] Quand les sacrifices furent finis, un Indien se dirigea vers la plus jeune femme du cacique, qui était, du vivant de son mari, l'épouse préférée, et qui tenait en ce moment entre ses bras un tout jeune enfant. Arrivé à deux ou trois pas derrière la veuve, sans rien dire et sans être aperçu d'elle, l'Indien fit tourner sa lourde boleadora, et du premier coup brisa le crâne de la jeune mère qui tomba foudroyée. On emporta l'enfant, et toute l'assistance poussa un grand cri. L'épouse fut couchée à côté de son mari ; on plaça dans la fosse une abondante provision de vivres [...] (Armaignac, 1883 : 260)

Le texte de Guinnard serait, du point de vue ethnographique, le plus intéressant puisque ses informations sont de première main (ce qui n'est pas toujours le cas chez Armaignac) et en 1871 le traducteur anglais signale l'intérêt du témoignage de Guinnard qu'il présente avant tout pour la connaissance qu'il apporte sur une région et ses habitants et, dit-il, « sa précision scientifique dans les détails ». Effectivement le témoignage de Guinnard semble sincère et ses informations dignes de foi et, malgré les souffrances endurées, il va faire de son livre avant tout un témoignage ethnographique consacrant de longues pages à la musique, les langues, les techniques, la vie quotidienne, les fêtes religieuses, la médecine, etc., dans lesquelles transperce souvent une admiration.

⁶ Voir Alain Testart, 2004, *La servitude volontaire*, Paris, Éd. Errance.

Le cru et le cuit

Une des caractéristiques culturelles qui retient l'attention est l'appétence des Indiens pour la viande crue. Armaignac en dresse un tableau saisissant qui réunit implicitement « crudité » et « cruauté » (qui ont le même étymon, *crudus* : saignant, non cuit) et remotive « féroce » (dont l'étymon *ferox* est lié à *ferus*, qui signifie sauvage, non apprivoisé, non cultivé – « sauvage féroce » étant par conséquent une tautologie étymologique):

Les Indiens mangent la viande rôtie toutes les fois qu'ils peuvent avoir du feu ; mais lorsqu'ils tuent une jument, qui est pour eux l'animal de boucherie le plus estimé, ils coupent le foie, la rate et les poumons à petits morceaux, en font une pâtée avec le sang, y ajoutent du sel et mangent cela tout cru et encore chaud avec une féroce avidité. C'est leur mets de prédilection, et ils font horreur à voir quand ils plongent leurs mains dans cette bouillie sanglante. (Armaignac, 1883 : 270)

Guinnard voit dans l'agriculture et la cuisson une inclusion dans la civilisation : « [Les Araucaniens] cultivent le maïs [...] ils mangent généralement la viande cuite ou rôtie [...] malgré ces apparences de civilisation, ils se régalaient volontiers de foie et de rognons crus saucés dans du sang caillé ». (Guinnard, 2009: 106). Aurignac porte cela à un niveau parodique, dans une cocasse inversion des rôles :

Néanmoins, j'étais torturé par une si cruelle faim qu'il me prit la fantaisie de baptiser [le crapaud] grenouille et de le manger cru ; je tournai de nouveau les yeux vers lui, mais ce que je vis m'enleva tout appétit. Lui aussi me regardait fixement avec de gros yeux jaunes injectés de sang, en ouvrant une large bouche comme s'il eût voulu me dévorer. (Aurignac, 1890 : 88)

Il y a là un jeu entre nature et culture que n'aurait pas renié Lévi-Strauss⁷.

La mort : ethnographie et anthropologie physique

⁷ On pense bien entendu à *Le cru et le cuit* (voir Claude Lévi-Strauss, *Le cru et le cuit*, Plon, 2009 : 152).

La mort infligée auxdits sauvages, et justifiée comme une réponse à leur agressivité, caractérise également leur statut mais nos voyageurs y apportent quelque chose de spécifique. Armaignac, qui est médecin, et Arthur Thouar, explorateur, ont un intérêt scientifique relevant de l'ethnographie et de l'anthropologie physique, qui fait qu'à la différence des gauchos, ils ne voient dans une dépouille d'Indien que l'occasion de se procurer des objets qui deviendront du matériel ethnographique:

L'un d'eux, qui paraissait être un chef, [...] s'avança encore plus près de nous que les autres ; [...] mais une balle atteignit son cheval [...] quelques cavaliers se dirigèrent vers lui, ne tardèrent pas à l'atteindre et le tuèrent à coup de sabres ; puis ils lui arrachèrent sa lance et son poncho. Le lendemain j'achetai ces deux objets aux soldats qui s'en étaient emparés, et je les conserve encore aujourd'hui comme un souvenir de cette journée mémorable. (Armaignac, 1883 : 406)

Mais ces cadavres doivent aussi lui fournir des crânes :

Le lendemain je pus trouver, quoique à grand'peine, un gaucho qui consentit, moyennant une bonne rémunération, à aller sur le champ de bataille me chercher les têtes des Indiens morts, afin de pouvoir les préparer pour un musée anthropologique qui m'avait chargé de lui procurer des crânes. En effet, ceux-là mêmes que j'avais vus les plus acharnés contre les sauvages du désert, et qui avaient rougi à maintes reprises leur poignard du sang indien avec une joie féroce, n'avaient pas le courage de toucher à un cadavre, et ne voulurent à aucun prix se charger de cette mission scientifique. (Armaignac, 1883 : 397)

On voit la différence de réaction entre le gaucho, respectueux du cadavre, et que l'on peut suspecter de superstition, et l'Européen, qui ne voit qu'un objet dans le corps d'un sauvage. En 1883 Arthur Thouar affirme avoir effectué la besogne lui-même :

Trente cadavres [de Tobas] gisaient sur le sol ; j'en dépouillai quelques-uns de leurs cottes, ponchos de laine, pucunas, colliers, etc., qui sont aujourd'hui au Musée du Trocadéro, et je coupe la tête à l'un d'eux avec mon machete. [...] J'attachai la tête à ma selle et rentrai au bivouac. (Thouar, 1891 : 82)

Chez Aurignac, la situation sera inversée car après avoir été torturé dans une case où pendent des crânes humains qui servent de coupe à boire, le chef lui confie la garde d'un troupeau :

[...] il me donna à entendre que ces bestiaux ne pouvaient sortir que par le passage où nous étions, qu'il me chargeait de les garder, et que s'il en manquait un seul il me couperait la tête pour se faire un vase à boire. Cette menace, qu'il me faisait si souvent, je le croyais très capable de la mettre à exécution. (Aurignac, 1890 : 412)

Couper la tête de l'adversaire est un rituel guerrier universel, des Gaulois aux Marquisiens et aux célèbres Navajos, bien entendu, mais qui a aussi des réalisations célèbres dans l'Argentine du XIX^e siècle⁸, tandis que le récit romanesque d'Aurignac renvoie en fait « sauvages » et Européens anthropologues à une sorte d'archaïque culte des crânes.

Le sauvage est donc autre, comme nous venons de le voir, mais il est aussi le proche, voire le prochain, comme le concèdent certains :

Cependant j'avais une idée fixe : pénétrer dans le grand Chaco, voir ce monde nouveau où nul Européen n'avait encore porté ses pas [...] les Indiens ne m'épouvantaient plus, et j'étais plutôt disposé à les considérer comme des auxiliaires contre les bêtes sauvages et tous les périls du désert. C'étaient maintenant pour moi des hommes comme les autres. (Aurignac, 1890 : 394)

Un acte généreux trouvera toujours de l'écho dans le cœur de ces déshérités, si sauvages qu'ils puissent être : même chez les plus féroces des peuples, la nature humaine n'est point dépourvue d'instincts généreux. (Thouar, 1891 : 87)

Nos ancêtres les sauvages

Le sauvage, éloigné par les mœurs, proche dans l'espace, n'est peut-être en fait que distant dans le temps. Contemporain de nos voyageurs, l'anthropologue américain Lewis H. Morgan (*La société archaïque*, 1^{ère} partie, chap. 1) développa une théorie évolutionniste selon laquelle l'humanité passe par trois stades successifs : la sauvagerie, la barbarie et la civilisation. Si on ne retrouve pas cette idée des trois stades chez les auteurs français ici étudiés, dans « Une invasion

⁸ Citons le cas du *caudillo* Chacho Peñaloza, exécuté en 1863 par les forces gouvernementales, et dont la tête fut exposée.

indienne dans la province de Buenos Aires »⁹, Ebelot assimile bien la sauvagerie à un stade primitif de l'évolution universelle des sociétés :

Un sentiment très particulier s'empare d'un Français de notre siècle [...] lorsqu'il se trouve en présence d'authentiques sauvages et qu'il les surprend en flagrant délit de sauvagerie, dans tout le feu du meurtre, du vol et dévastation. C'est un sentiment d'horreur sans doute, ou plutôt de dégoût, car la bestialité primitive, vue de près, est d'une prosaïque laideur ; c'est en même temps un intérêt ému, une curiosité mêlée de pitié. Ces sauvages brutaux et féroces, ces races dégradées, comme on les appelle, ne seraient-ce pas plutôt des races en voie de formation, et leur plus grand tort consisterait-il moins à être des sauvages qu'à être des anachronismes ? Nos premiers ancêtres n'ont-ils pas eu sur la morale et la liberté des notions tout aussi étranges ? (Ebelot, 1995 : 21)

La compassion pour les vaincus

Ébelot, tout en étant partie prenante de la conquête du désert, fait preuve de pitié à certains moments et il n'est pas le seul. Bien entendu il s'agit d'un sentiment mêlé. Lors d'une de ses expéditions contre des Indiens, Aurignac commente ainsi la fin du premier affrontement : « Maintenant qu'ils fuyaient, ces sauvages me faisaient pitié : après tout, ces malheureux étaient dans leur droit en défendant leur pays. On en avait tué une trentaine, et nous n'avions qu'un blessé. » (Aurignac : 208). Mais, acculés, les Indiens se défendent et lorsque les blancs attaquent la *toldería* :

[...] des vieillards et même des femmes, armés de lances et de bolas, se joignirent aux guerriers survivants pour défendre leurs foyers. [...] Alors le commandant tira son sabre, tous l'imitèrent, et l'on chargea les Indiens à l'arme blanche. « Pas de quartier ! criait-on, ils ne sont pas chrétiens. » Un petit nombre trouva son salut dans la fuite, tout le reste fut massacré : seuls les enfants furent épargnés. C'était une boucherie qui me souleva le cœur, et qu'il me fut impossible de voir de sang-froid. (Aurignac, 1890 : 210)

On voit à l'œuvre le vieux contentieux colonial, véritable choc entre civilisations¹⁰. La mort pour les prisonniers (qui était pratique courante dans les guerres civiles argentines) s'accompagne aussi de la réduction servile, comme ce fut le cas, dans l'autre sens, pour Guinnard, captif comme tant d'autres :

⁹ Première publication dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1876.

¹⁰ (cf. Ebelot : 103)

De toutes parts, même de Buenos-Ayres, des gens venaient demander au commandant de prendre chez eux des petits Indiens prisonniers. Il est de bon ton d'avoir à son service un de ces grooms sauvages.

Le commandant m'offrit de choisir dans la bande, mais je ne m'en souciai pas. Ces pauvres orphelins me faisaient pitié, leur vue me rappelait les massacres atroces auxquels j'avais assisté.

Ce sont des serviteurs qu'on n'a pas à payer, et surtout c'est la mode. (Aurignac, 1890 : 214)

La captivité ou l'inversion des rôles

La captivité de blancs parmi des tribus indiennes est un thème de la littérature hispano-américaine depuis l'époque coloniale qui est repris au XIX^e siècle ; c'est bien entendu la raison même du récit de Guinnard. La captivité (chez Guinnard et Aurignac) inverse aussi les positions : c'est le blanc qui est nu, animalisé, menacé de mort et maltraité, objet de curiosité et de mépris, voire de haine. Le premier acte du « sauvage » pour signifier son appropriation du captif est de le dénuder :

Les Indiens qui m'entouraient, voyant mes mouvements convulsifs, se disposaient à y mettre un terme en m'achevant, lorsque l'un d'eux, jugeant sans doute qu'un homme aussi dur à mourir ferait un utile esclave, s'opposa à leur dessein. Cet homme après m'avoir complètement dépouillé me lia les mains derrière le dos, puis me plaça sur un cheval aussi nu que moi-même et m'y assujettit étroitement par les jambes (Guinnard, 2009 : 58).

On voit ici l'inversion de la valeur de la nudité que les Européens de l'époque associent à la sauvagerie (et l'impudeur en général). Guinnard sera, semble-t-il, constamment contraint à la nudité, qui le fera horriblement souffrir des changements de températures (Guinnard, 2009 : 60, 88) d'autant qu'il devait également dormir dehors en toute saison. Remarquons que les gravures démentent pudiquement cet état du captif. L'animalisation, que l'on peut voir à l'œuvre dans la nudité (état de nature), est confirmée par une scène qui fait l'objet d'une gravure : « Que de fois un morceau de chair crue à la main, et réduit à disputer chaque bouchée de cet effroyable mets

aux chiens affamés qui m’entouraient » (Guinnard, 2009 : 60)¹¹. Guinnard sera bien souvent l’objet de la curiosité des Indiens peu ou pas en contact avec les blancs :

Hommes, femmes, enfants, tous me contemplaient avec une curiosité farouche, mais sans qu’un seul d’entre eux cherchât à me procurer le moindre soulagement. (Guinnard, 2009 : 59)

J’étais pour eux une rare curiosité ; j’en jugeais par la manière dont ils me contemplaient, et par la surprise de trouver en moi [...] petit chrétien, des facultés semblables aux leurs. (Guinnard, 2009 : 76)

Ils témoignèrent le désir de m’entendre prononcer quelques mots de français qui furent un sujet d’hilarité générale (Guinnard, 2009 : 77)

Un autre lui renvoie sa propre vision du monde :

[...] il ajouta que les chrétiens sont des sots [...] des imbéciles [...] de travailler pour de l’or et de se couvrir de la tête aux pieds de vêtements incommodes et extraordinaires autant que malsains sans doute fabriqués à grand-peine, à en juger par l’étoffe. (Guinnard, 2009 : 91)

S’il avait su lire, cet Indien aurait peut-être pu citer Henry David Thoreau. Guinnard ne commente pas ces derniers propos, mais il donnait à lire à ses contemporains la fierté de ces sauvages, très loin des « primitifs » (mot que nos voyageurs n’emploient pas) qui auraient été sidérés par la civilisation européenne... et on en revient toujours à Montaigne : « Chacun appelle barbarie ce qui n’est pas de son usage »¹².

Bibliographie

Armaignac, Henri, 1883, *Voyage dans les pampas de la République Argentine*, Tours : A. Mame et fils.

Aurignac, Romain d’, 1890, *Trois ans chez les Argentins*, Paris, Plon.

Ébelot, Alfred, 1995, *La guerre dans la pampa : souvenirs et récits de la frontière argentine, 1876-1879*, Paris, Éd. l’Harmattan. Edition de Bernard Lavallé.

¹¹ On peut s’interroger sur ce que Guinnard ressentait à voir mise en scène une situation aussi humiliante...

¹² Michel de Montaigne, *Essais*, Paris, 1962, Imprimerie Nationale, Livre premier, chap. XXXI, t. II, p. 23.

-, 2008, *Adolfo Alsina y la ocupación del desierto: relatos de la frontera*, Buenos Aires: El elefante blanco.

Guinnard, Auguste, 1864, *Trois ans d'esclavage chez les Patagons, récit de ma captivité*, par A. Guinnard, Paris, P. Brunet.

-, 1871, *Three year's slavery among the Patagonians, an account of his captivity by A. Guinnard*, from the 3d french edition by Charles S. Cheltnam, Londres, R. Bentley and son.

-, 2009, *Trois ans chez les Patagons. Le récit de captivité d'Auguste Guinnard (1856-1859)*, Paris, Chandeigne. Introduction et dossier historique de Jean-Paul Duviols.

Morgan, Lewis Henry, 1971, *La société archaïque*, Paris, Anthropos. Ancient society (1877)

Martínez Sarasola, Carlos, 2005, *Nuestros paisanos los indios Vida, historia y destino de las comunidades indígenas en la Argentina*, Buenos Aires, Emecé (memoria argentina).

Raquillet, Pauline, 2011, *Alfred Ebelot : le parcours migratoire d'un Français en Argentine au XIXe siècle*, Paris, l'Harmattan.

Thouar, Arthur, 1891, *Explorations dans l'Amérique du Sud*, Hachette.